

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Louis Scutenaire

La tranquillité sauvage

Benoît Chaput

Number 46, December 1991, January–February 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21674ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chaput, B. (1991). Louis Scutenaire : la tranquillité sauvage. *Nuit blanche*, (46), 18–20.



Louis Scutenaire

La tranquillité sauvage

La meilleure histoire belge, je vais te la dire, c'est la plus terrifiante de toutes: «Il est une fois Scutenaire et les Belges n'en savent rien».

Frédéric Dard.¹

C'est avec une certaine appréhension que je me suis apprêté à écrire sur Louis Scutenaire. Un peu comme si j'avais à présenter un grand frère inconnu qui aurait toujours pris soin de dissimuler les innombrables vertus que lui connaissent ses proches. Un grand frère si complet que seule la rencontre directe pourrait en révéler la richesse. «La mise en œuvre de mes idées par autrui me paraît souvent une caricature», écrivait-il. C'est qu'on ne peut réduire aisément Scutenaire à quelques phrases; il faut soi-même y aller voir. C'est ce goût du contact direct avec l'œuvre que j'aimerais faire naître ici.

Pour s'approcher de Scutenaire, on peut choisir de l'aborder par le biais du groupe actif à Bruxelles autour de l'année 1924, qu'il rejoignit en 1926: *Le groupe surréaliste de Bruxelles*. Quelques fortes figures évoluèrent là, formant davantage une famille indépendante qu'une branche du surréalisme parisien. D'abord, Paul Nougé, que Scutenaire surnommait affectueusement *mon oncle*, personnage central et penseur du groupe. Il s'opposa à Breton sur de nombreux points, notamment l'automatisme, dont il soupçonnait la banalité latente, lui préférant une recherche méthodique de l'effet troublant. Cette recherche trouva son application visuelle chez son ami le peintre René Magritte, alors loin de la gloire qu'il commença à connaître dans les années 50. On sait tout le parti que Magritte tira d'une exploration systématique des possibilités troublantes de la représentation de certaines associations d'objets *ordinaires*.

Moins connus, mais tout aussi importants, furent le musicien André Souris, le poète et musicien E.L.T. Mesens, le collagiste, écrivain et éditeur Marcel Mariën, la poétesse Irène Hamoir, compagne de Scutenaire, l'écrivain Camille Gëmans et, un peu en retrait, le poète Paul Colinet. Le groupe connut autour de ce noyau des fluctuations dans ses effectifs. Il

n'y eut cependant qu'une seule exclusion dans la tradition surréaliste parisienne, celle d'André Souris en 1936, qui avait dirigé l'accompagnement orchestral d'une messe. Scutenaire fut le seul, avec Paul Colinet, à refuser de signer le texte de cette exclusion. Il s'en explique ainsi: «[Je n'avais] pas le sentiment qu'existaient des rapports entre l'homme et un dieu quelconque et ne trouvais pas plus criminel de diriger un orchestre pour la célébration d'une messe que de peindre une toile pour un prêtre ou d'analyser avec conscience les excréments d'un prélat».

Le fait vaut d'être noté car il est caractéristique de cet homme de jauger les rapports humains non sur la base de principes abstraits mais en s'appuyant sur des contacts directs d'inimitié ou d'amitié. C'est en effet avec force hargne qu'il hait et avec grande tendresse qu'il aime. «On aime parfois les gens à tel point que chacune de leurs paroles, chacun de leurs gestes risque de vous blesser autant que leurs silences, autant que leurs absences.»² Ses prédilections sont claires: «L'espèce humaine, mon ennemie personnelle; l'individu, mon pauvre semblable.»

Magritte fut un *pauvre semblable* pour lequel Scutenaire manifesta une amitié particulièrement grande. Il lui consacra de nombreux textes où il cerne mieux qu'un spécialiste l'essence

de son art: «Comme la maladie nous donne le sentiment et la sensation de l'existence de l'organe affecté, la peinture de Magritte nous donne ceux des objets.»²

Les deux hommes se fréquentèrent toute leur vie. Leurs morts elles-mêmes furent liées par un curieux *hasard objectif*. Magritte étant mort le 15 août 1967, le 15 août 1987, une émission spéciale de la télévision belge lui fut consacrée. Scutenaire, alors âgé de 82 ans, écoute l'émission en entier, puis, se déclarant fatigué, va se reposer dans son fauteuil préféré: il meurt quelques instants plus tard. Vingt ans jour pour jour après son ami.³

Les surréalistes belges se refusèrent toujours à jouer le jeu du succès dans quelque catégorie artistique que ce soit: «L'art est démobilisé par ailleurs, il s'agit de vivre»⁴, proclamait leur premier manifeste rédigé par Paul Nougé en 1924. À cet égard, une influence fut déterminante, imprimant une forte volonté d'effacement chez certains membres du groupe, celle du *Monsieur Teste* de Paul Valéry, dont l'extrait suivant donne bien l'esprit: «Ce qu'ils nomment un être supérieur est un être qui s'est trompé. Pour s'étonner de lui, il faut le voir — et pour être vu il faut qu'il se montre. Et il me montre que la niaise manie de son nom le possède»⁵. Paul Nougé fit ainsi grief à Breton en 1926 de sa trop spec- ▶

taculaire présence lui écrivant: «J'aimerais assez que ceux d'entre nous dont le nom commence à marquer un peu, l'effacent.»⁶

Sans concession

Ce goût de l'effacement est présent chez Scutenaire qui ne fera pratiquement jamais la moindre démarche pour être publié. Ainsi, lorsqu'il commence, au début des années 40, à noter les aphorismes qui deviendront *Mes inscriptions*, son œuvre majeure, il ne songe nullement à les faire publier. C'est Paul Eluard qui, le visitant en 1944, décida de soumettre le cahier à Gallimard qui le publia l'année suivante. La suite de l'histoire est éloquent: Gallimard avait accepté de publier le second volume couvrant les années 1945-1963 à la condition d'en supprimer quatre inscriptions jugées de mauvais goût. Scutenaire refusa et ce ne fut qu'en 1976 que des amis se chargèrent de publier ce second volume. Intégralement. Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'outre *Mes inscriptions*, les quelque quatre-vingts ouvrages qu'il écrivit furent pour la plupart publiés en des tirages confidentiels réservés à un cercle restreint d'amis et de fréquentations. Ce n'est que depuis peu que la réédition du premier volume des *Inscriptions* par les éditions Labor et la parution de l'excellente anthologie préparée par Raoul Vaneigem aux éditions Seghers permettent l'accès aisé à l'œuvre.

Il n'est pas facile de décrire *Mes inscriptions*, journal d'une désinvolture et d'une précision extrêmes. Y sont rassemblés, bien sûr, des aphorismes mais aussi de nombreuses citations, recommandations de lectures, et une grande partie des poésies réunies plus tard en volume. C'est encore l'auteur qui en parle le mieux: «Mes inscriptions sont une rivière de Californie, il faut tamiser des tonnes et des tonnes de sable et de gravier pour trouver quelques pépites, voire des paillettes. Remarquez, sable et gravier ne sont pas matières inutiles.»²

Dans *Mes inscriptions*, on trouve tout ce qui fait son Scutenaire, depuis la phrase juste qui sait saisir simplement une émotion complexe: «Heureux et triste comme les matins où l'on tuait le cochon», jusqu'au mot isolé, énigmatique: «Panique». Le tout étant noté avec une égale attention car, écrit-il: «Toute proposition, même la plus claire, est une énigme. Faudrait-il pas écrire 'surtout' plutôt que, 'même'?» L'attitude de Scutenaire face à la littérature est bien ici celle du

surréaliste qui tente de lui enlever tout prestige. «Chaque fois que j'ouvre un livre que je n'ai jamais lu j'y trouve des phrases que j'ai écrites».² Affirmation qu'il faut prendre, dans un cas au moins, au pied de la lettre, puisque parut de lui, en 1972, un roman, *Les jours dangereux, Les nuits noires*, entièrement composé d'emprunts à d'autres auteurs.

L'un des aspects les plus étonnants de cet homme tranquille est le formidable souffle de révolte qui traverse *Mes inscriptions* de la première à la dernière page, écrite en 1987: «La sottise a remplacé la misère, le mensonge fourbe les supplices, un confort médiocre le besoin, la procession en mandolines et panneaux l'émeute, la prédiction morose la terreur, la chanson de charme le chant du peuple, le vol hypocrite l'attaque à main armée, pour le plus grand profit des exploiters. Cela se nomme le progrès.»

DURÉE

Pendant que je m'enrichis, les autres s'éloignent doucement. Si discret est le bruit de leurs pas qu'on les oublie dès leur départ et leur marche est si lente qu'ils n'atteignent jamais ceux qu'ils voudraient joindre. Eux-mêmes ne se croient plus errants et se figurent sans un geste. Abolis, inconnus, immobiles, la solitude efface le soupçon de leur propre présence. Pendant que les autres s'enrichissent, je m'éloigne doucement.

La citerne.

Poèmes complets. p. 314.

«La démocratie consiste à faire voter les esclaves pour les valets du maître.» — «J'écris pour des raisons qui poussent les autres à dévaliser (...)» — «Les pauvres n'ont pas la poche vide, ils ont dedans la main des riches.»² «Ce qui pousse Scutenaire à la révolte est probablement aussi ce qui lui fait affectionner autant l'humour, cette «façon de se tirer d'embarras sans se tirer d'affaire»: son amour de la vie et sa tristesse devant le sort qui lui est fait.

Cet amour de la vie éclate partout dans *Mes inscriptions*. C'est l'amour de la femme dont il avoue être un grand séduit: «Les femmes ne doivent rien aux hommes. Tout ce qu'elles leur donnent, c'est une grâce qu'elles leur font»². C'est l'amour d'Irène Hamoir, qui apparaît fréquem-

ment sous le nom de Lorrie, l'amour des oiseaux et des amis et bien sûr, l'amour de soi: «Il est heureux que j'aie vécu en même temps que moi»; «Je ne suis pas scutenairien, c'est bien plus fort: je suis Scutenaire».

Il est Scutenaire, et les bribes que je donne ici de ses *Inscriptions* lui sont toutes de petites trahisons. Car à chaque inscription répondent des dizaines d'autres qui la contredisent ou la consolident, participant ainsi au portrait qu'il trace de lui-même et du monde qui l'entoure; impossible tentative de s'inscrire entièrement, paradoxes compris. En ramenant sans cesse et de façon si séduisante le réel à lui-même, Scutenaire nous invite à replacer les choses dans une juste perspective. Celle où nous ne nous percevons plus comme des points perdus à l'horizon mais bien comme les fondements de celui-ci. Sans hypocrisies. Paul Nougé écrivait en 1941: «Quel est donc le secret des surréalistes? L'on ne peut que suggérer ici qu'ils ont ressenti plus que tout autre le terrible déchirement intérieur qui caractérisera sans doute pour l'avenir ces êtres dont nous sommes tous. Il semble que, loin de s'y abandonner, ils n'ont cessé de vouloir surmonter cet état misérable et resplendissant et, à la limite, à l'horizon, ils ont obstinément projeté la réconciliation de (l'humain) avec lui-même».⁶ C'est aussi le secret de Louis Scutenaire. ■

par Benoît Chaput

1. Cité dans *Plein chant 33-34*, Bassac, 1987.

2. Cité dans *Louis Scutenaire* de Raoul Vaneigem, Seghers, 1991.

3. Comme me l'a raconté Irène Hamoir en mars 1991.

4. Marcel Marien. *L'activité surréaliste en Belgique*, Éditions Lebeer-Hossmann, 1977.

5. Paul Valéry. *Monsieur Teste*, Gallimard, 1990.

6. Paul Nougé. *Histoire de ne pas rire*, L'âge d'homme, 1980.

Bibliographie

Les deux ouvrages les plus accessibles au Québec sont l'anthologie de Raoul Vaneigem, *Louis Scutenaire*, Seghers, Collection Poètes d'aujourd'hui, Bruxelles, 1991, et la réédition du premier volume de *Mes inscriptions* soit celui de 1943-44, aux éditions Labor, Bruxelles, 1990.

Une bibliographie exhaustive est dressée en fin de volume de l'anthologie de Raoul Vaneigem. Signalons ici les ouvrages les plus importants:

Les jours dangereux, Les nuits noires, Brassa, Bruxelles, 1972. *Les vacances d'un enfant*, Jacques Antoine, Bruxelles, 1980. *Mes inscriptions 1964-1973*, Brassa, Bruxelles, 1981. *Mes inscriptions 1945-1963*, Éditions Allia, Paris, 1984. *Mes inscriptions 1974-1980*, Le Pré-aux-Clercs, Paris, 1984. *La citerne*, Poésies complètes, Brassa, Bruxelles, 1987. *Mes inscriptions 1981-1987*, Brassa, Bruxelles, 1990.